

À Conor - mon cœur

*« Mon art se fonde sur la croyance qu'une énergie
universelle irrigue tout... la sève ancestrale,
une accumulation primordiale, les pensées
inconscientes qui traversent le monde. »*

Ana Mendieta

*« L'éblouissement, c'est la nuit en plein jour, l'obscurité
qui règne au centre même de ce qu'il y a d'excessif ».*

Michel Foucault, Histoire de la folie

« Le rouge est le rouge est le rouge. »

Alice Lyons, Oona

KOAN
VOL. 109
N° 35

Pour commencer, nous avons établi la chronologie. Ou plutôt, la chronologie s'est fait connaître. Par suite, nous en avons déduit que, quoi qu'il arrive, ces jours qui nous étaient encore alloués auraient pour nous une importance vitale, pressante. Donc, nous devons nous concentrer sur cet aspect en particulier : le temps. Les mois, les semaines, les jours. Ce que nous pourrions accomplir pendant cette période.

Puis, il y a eu des changements dans les strates, les substrats. L'apparition de teintes écarlates sur les végétaux, les animaux. Nous avons tout de suite compris qu'il fallait observer ces modifications, les noter, les identifier le plus précisément possible, aussi longtemps que possible. Toutes les infimes modifications de la croissance, toutes les altérations de forme, toutes les variations dans la fourrure, dans les traces.

Jamais nous n'aurions pu savoir que ces premiers changements ne représentaient que les premiers signaux, à peine perceptibles, de ce qui se produirait ensuite.

Nous ne savions pas encore, par exemple, les ravages qu'ils causeraient à notre propre espèce.

L'impact sur les animaux à deux jambes, sur nos chairs.

De minuscules marques grenat dans les yeux d'une femme, le dos d'un enfant recouvert d'un fin duvet cuivré. Des manifestations biologiques qui résultaient sans doute d'horribles effondrements internes, des dégradations inouïes qui signalaient que nous étions en train de devenir les victimes d'un type inouï de lésion.

Nous savions aussi que tout cela était lié, d'une manière ou d'une autre, à cette accélération temporelle – une sorte de purification, peut-être. La planète, trop lourdement affligée, cherchait à se purger. Mais nous ne savions pas pourquoi ce mal perturbait les êtres comme une tempête qui se déchaîne, nous ne savions pas pourquoi il les réduisait à des mains qui tâtonnent et à des langues qui explorent, pourquoi il provoquait une fièvre qui broyait irrémédiablement les corps. Toute tempête est cruelle, quelle que soit sa puissance ou son origine ; elle ne souhaite rien, n'espère rien, ne veut pas se venger, n'obéit pas à la raison. Si la tempête vous détruit, c'est parce que vous vous trouviez sur son chemin.

Bref, nous ne pouvions rien faire, nous ne pouvions que nous résigner.

Nous ne pouvions que forcer nos peurs et nos croyances à s'en accommoder.

*Quand le vent, le soleil, la tempête sont rouges,
Nous courons, nous fuyons.
Bouchons-nous les oreilles et fermons bien la bouche
Quand l'homme rouge approche.*

PREMIÈRE PARTIE : LA TACHE

TABATHA

Je devrais les avoir trouvés, à l'heure qu'il est. Les mots, ce que je vais leur dire.

Au début, peut-être, ils pourraient choisir les questions qu'ils veulent me poser en premier, et celles qui peuvent attendre encore un peu.

Mais peu importe leurs priorités. J'espérais avoir retrouvé assez de lucidité pour pouvoir leur expliquer – les grandes lignes.

Pas tout expliquer. J'en serais probablement incapable. Mais une partie.

Le commencement, ce qui s'est passé avant leur naissance. Ces quelques mois, au tout début, où un sentiment de panique aiguë s'emparait de nous dès le réveil. Un oiseau heurte une fenêtre, les rideaux prennent feu – ce genre d'émotion, mais mille fois plus intense. Un état d'alarme incessant, qui fait mal. Le corps se tend là où autrefois il était décontracté, la peau devient calleuse là où autrefois elle était douce. Chaque instant de veille, une meurtrissure, comme si on marchait au travers de fils barbelés. On serait prêt à tout pour faire disparaître cette douleur, pour respirer à nouveau librement, pour pouvoir se détendre comme avant.

Puis, la partie du milieu, celle qu'ils connaissent, parce qu'ils étaient déjà là. Leur enfance, leur adolescence. Quand nous vivions tous ensemble. En quoi ils étaient différents de nous : ils possédaient de façon innée un savoir que nous avons mis longtemps à acquérir, ils savaient qu'il fallait, pour survivre, s'aliéner son propre corps. Qu'il fallait prendre la meilleure part de soi, et l'étouffer. Tout ce qui fait de nous des êtres humains, qui nous différencie d'une maison ou d'un chat : il fallait l'arracher, se mutiler.

Après, il y a eu le reste. Les parties qui rétrécissaient, les parties qui se séparaient. Quand notre corps voulait désespérément crier, au milieu de la nuit, ou le matin, quand toute notre volonté suffisait à peine à réprimer ces cris. Une douleur permanente à la mâchoire, à cause des efforts incessants de repousser cette impulsion, au point d'en oublier qu'il était possible de ne pas souffrir. La tension qui enserrait tout notre corps était revenue. Les fils barbelés étaient revenus. Il fallait fuir.

Quel effet ça fait, quand on le dit à voix haute ? *Il fallait fuir.*

Ces rites que nous n'aurions pas dû célébrer, ces sacrifices que nous n'aurions pas dû faire.

Il n'y avait plus que ça qui nous reliait les uns aux autres, tout le reste avait disparu. Nous avons tous fait des choses qu'il ne fallait pas faire. Les différences de personnalité n'y changeaient rien, ça pouvait arriver à quelqu'un d'aussi prudent que moi, d'aussi impulsif que leur mère. Nous avons tous fait au moins une chose que nous regrettions, une chose pour laquelle nous ne serions jamais pardonnés.

Même si on avait vécu jusqu'à cent ans, même si on avait supplié tous les matins avec du sang dans la bouche, nous ne serions jamais pardonnés.

Quand j'ai réentendu la voix de leur mère, ce craquement, j'ai d'abord cru qu'un arbre s'écroulait. Ce n'était plus la même voix, ce n'était plus la même personne, je ne l'ai pas reconnue, même quand elle m'a dit son nom. Je la dévisageais, et je me disais : *Ce n'est pas elle, ça ne peut pas être la même femme*. Mais personne ne parle et ne bouge comme elle, les mots et le corps en harmonie, qui marquent le même rythme. L'inclinaison de la hanche, la diction syncopée.

Elle avait toujours posé les questions ainsi, en suivant l'ordre de ses priorités, sans rien rajouter de superflu. Elle regardait tout autour, parce qu'elle les cherchait... Si seulement j'avais pensé à détourner le regard. L'expression de son visage, quand elle a compris.

Où sont les jumeaux ?

Est-ce que tu as vu les méduses ?

Et Koan ?

Toutes les deux, nous avons trouvé le moyen de poser exactement la même question :

Quand est-ce que *toi*, tu as compris ?

La vérité, le mensonge. L'espace qui nous sépare.

Et oui : les méduses. Elles nous disaient ce que seul Koan, jusque-là, aurait pu savoir. Un signe si évident, nous n'avions pas besoin de lui pour le comprendre. Néanmoins, quand je les ai vues pour la première fois, c'est la voix de Koan que j'ai entendue, qui disait : *remanier, refondre*.

Puis ma propre voix : « Nous ne sommes peut-être pas condamnés à disparaître. »

Je me demande si j'aurais pu les voir, et comprendre, si Koan avait encore été là. Quand on vit dans la terreur, la terreur s'infiltré partout. Les choses les plus simples deviennent tordues, à cause d'elle.

La terreur, c'était ce qui nous liait, au début, quand nous cherchions tous des raisons de se lever, *ensemble*, le matin.

Non. Ça ne suffit pas.

À cause de tout ce que nous avons fait.

Je ne peux pas le leur dire aussi directement, ça ne suffit pas.

ANNA

Ce soir, mon faucon s'est approché. Il est passé si près que ses plumes m'ont presque frôlée, j'en ai eu la chair de poule. Il est passé si près que leur éclat m'a illuminée. J'aurais pu rester comme ça la nuit entière, agenouillée dans l'eau fraîche de la rivière, en compagnie de mon oiseau si joli, si cruel.

Encore une nuit que j'aurais voulu infinie. Si le soleil pouvait renoncer au ciel. Mais un pâle filet de lumière bleue m'a appris qu'il viendrait encore tout gâcher.

L'aube naissait, et je n'étais même pas encore allée faire un tour sur la plage. Je m'y rendais quand j'ai vu mon faucon, quand je lui ai obéi et je me suis agenouillée.

Je me suis relevée, et les rayons de la lune qui se couchait se reflétaient sur l'eau qui coulait le long de mes jambes. Ma peau a pris la couleur de l'argent. Mon faucon s'est envolé, comme si ces chatolements lui déplaisaient. La tête penchée vers l'avant, un coup d'ailes, un deuxième, et ses serres qui effleuraient l'eau y creusaient un sillage scintillant.

La chaleur qu'il m'avait communiquée ne s'était pas encore dissipée, l'oscillation qu'il avait imprimée

à ma main n'avait pas encore cessé quand je suis arrivée au bord de la mer.

De l'extérieur, rien en moi ne paraissait avoir changé, mais cette chaleur, ce sentiment prégnant signifiaient une rupture. J'étais pleine de graines, de jus. Comme entourée d'une brume chaude, j'ai cru, quand je les ai aperçus, que je les avais créés moi-même, qu'ils étaient sortis d'entre mes cuisses. Mon ventre s'était rompu, j'en étais certaine, et mon plaisir liquide avait pris forme, flottait, s'agitait au gré des vagues.

Je me suis approchée d'eux, et le hululement guttural d'une chouette m'ayant tirée de ma stupeur, je les ai vus enfin, à la lueur déclinante de la lune : des corps souples, sirupeux, ronds, concrets, palpitations. Cela ne venait pas de mon corps. Des animaux complètement différents, des créatures inconnues.

Si Maman avait été là, elle m'aurait dit leur nom, comme ce jour où des baleines s'étaient échouées sur la grève, comme la première fois que j'avais vu des louveteaux, une couleuvre ou un élan. D'abord, elle nous demandait le nom que nous aurions donné à ces bêtes. Selon elle, la différence sonore entre ces noms pouvait être instructive, parce que chacun provenait d'une vision différente, d'un point de vue différent.

Debout, seule sur le rivage, je les regardais s'entrechoquer doucement et s'éloigner, et j'ai déclaré :

- Ventre-limon-doux.

C'était ainsi que je les voyais. La douce peau du ventre d'une mère, mille fois pétrie, qu'on laisse ensuite flotter dans la mer.

Puis, soudain, à cause de cette situation, mon cœur s'est mis à battre plus vite, en disharmonie avec mon souffle.

Le souvenir, vif à nouveau.

Maman est partie.

Maman est partie et je ne saurai jamais le nom de ces animaux.

Tempête viendra, et je ne connaîtrai pas leur vrai nom.

Maman est partie, une nuit, et le matin, nous avons trouvé une tache sur le plancher. J'ai placé un tapis par-dessus pour la cacher, quand Koan est venu. Parfois, quand j'y repense, je me dis qu'elle ne méritait pas cet honneur. Cette vieille tache, sur le parquet, brillante.

Il y a deux ans qu'elle est partie, presque tous les jours, la douleur de cette séparation me fait fléchir les genoux. Si j'oublie pendant quelques instants qu'elle est partie, le souvenir revient comme un couteau et me poignarde. Un coup précis, mortel, qui frappe ce qu'il y a de plus important en moi, un organe essentiel. Par conséquent, je dois donc m'assurer en tout temps de penser à elle, car une douleur sourde et constante se supporte mieux que le choc du souvenir. Une douleur qui m'accompagne jusque dans mon sommeil. Je n'oublie pas un seul instant qu'elle est partie, même en rêve.

Ce n'est que quelques minutes après son départ que j'ai compris que le rouge l'avait gagnée à son tour. Elle avait probablement attrapé un animal comestible, l'avait apporté à l'intérieur, à l'étage, là où

personne ne la surprendrait en train de le tuer, là où personne ne lui demanderait de le partager.

Elle venait tout juste de m'abandonner dans les bois, et Adam dormait paisiblement à trois mètres d'elle, mais cela n'avait pas d'importance.

Voilà qui devrait donner une idée assez juste de notre mère.

C'était, au début, ce qui avait paru l'explication la plus simple : Maman avait provisoirement abandonné sa maternité, elle avait traîné un animal jusqu'à l'étage, et elle l'avait tué.

Parfois, Adam demandait pourquoi il y avait cette tache. Pendant presque une année entière, il s'est contenté de croire que c'était le sang menstruel de Maman. Je lui ai dit ce que je savais : pour faire une tache aussi grande, provenant de cette partie-là du corps, il fallait rester immobile et saigner pendant très longtemps. Et Maman ne restait jamais immobile très longtemps. Mais je n'ai pas eu le cœur de lui de le lui dire directement : *Adam, le rouge l'a gagnée. C'est la seule explication possible. Pourquoi, sinon, aurait-elle fait quelque chose qu'elle n'avait pas le droit de faire ?*

Avec ses mains, peut-être, ou avec sa bouche. On ne pouvait pas savoir. On savait seulement qu'elle avait fait quelque chose qu'elle n'aurait pas dû, et elle n'avait plus été la même.

Si Koan avait vu la tache, c'est ce qu'il aurait dit. *Je le savais ! il aurait dit. Je le savais bien !*

Ça, et :

Eula a toujours porté la marque d'une femme rouge.

Une salissure roussâtre, une flaque écarlate.

Je n'ai rien dit, pour trois raisons. Pour préserver Maman de la honte de la désapprobation de Koan, pour priver Koan du plaisir de dire ces phrases à voix haute. Et puis... Adam. Il fallait qu'il apprenne que sa mère était devenue rouge, mais en temps et lieu, quand ce serait approprié. Il m'arrive pourtant de me dire : si j'avais su qu'il lui faudrait en fait plusieurs années avant de l'accepter, je n'aurais jamais étendu ce tapis. J'aurais laissé Koan voir la tache, et j'aurais trouvé un moyen de consoler mon frère.

Son départ, c'était sa façon de nous dire qu'elle nous aimait. Si elle était restée, nous aurions été forcés de cohabiter avec une autre mère, une mère qui nous aurait fait du mal.

Les efforts qu'il doit consentir, pour voir cette tache et ne pas voir ce qui l'a causée. Ça doit être éprouvant.

Parfois, le matin, quand je rentre, je ne le vois nulle part, le feu n'a pas été rallumé, et je sais qu'il est là-haut, dans la chambre, allongé tout contre ce cercle sur le plancher. Je sais qu'il lui parle, comme si une tache pouvait l'entendre. Il rit, il chuchote – une sorte d'intimité que Maman n'aurait jamais acceptée. Ses doigts caressent les planches striées de petits sillons. Si cette tache était une flaque, il la laperait. Il appuierait ses lèvres contre le bois humide et il aspirerait.

Maman tuait des animaux devant nous, elle nous forçait à regarder, elle disait qu'elle nous donnait une leçon, et que nous ne l'apprendrions pas si nous détournions le regard. Une leçon que j'oubliais souvent, en ce qui la concernait, et que j'oublie

encore souvent, par rapport à Adam. C'est un faux sentiment de réconfort, disait-elle, que de regarder les cailloux par terre, ou les branches des arbres dans le ciel.

- Même si tu regardes ailleurs, ce petit meurtre se produit quand même.

Et :

- Tes yeux ne voient pas, mais ça ne t'empêche pas de savoir.

Elle voulait parler des odeurs, des sons, qu'on ne peut pas éviter.

- En grandissant, tu les reconnaîtras à vingt mètres, les bruits, les odeurs de l'exécution.

Maman et sa façon de parler, quand elle parlait de tuer.

Le petit meurtre.

L'exécution.

En revenant au cottage, je savais, au sujet de ces deux animaux soulevés par les vagues, je savais que je ne lui en dirais rien.

Ce serait trop difficile, pour lui et pour moi, toutes ses questions, toutes ses inquiétudes.

Mon frère, qui regarde tout et qui ne voit rien.

Mon frère, qui ne sait que ce qu'il veut bien savoir.

ADAM

C'est l'aube, nous sommes à genoux, nous attendons que le soleil se lève.

C'est l'aube, alors il n'y a pas que les petites douleurs du gravier qui s'enfoncent dans la peau des genoux, il y a aussi la rosée humide, le striage jaune pâle des premières lueurs dans les arbres.

C'est l'aube, je me réveille, et Anna est fatiguée. C'est mon tour de travailler, c'est le sien de dormir.

Déjà, quand nous étions tout petits, nous vivions dans cette alternance.

Nous regardons, au-delà des petites collines, le soleil qui se lève sur la mer. Quand j'étais petit, je croyais que tous les matins, le grand disque blanc-jaune émergeait de l'eau, et que c'était ce qui provoquait les vagues. Je croyais qu'il s'élevait pour permettre à l'océan de se refroidir, parce qu'autrement, toute l'eau se transformerait en vapeur. Je ne sais plus quel âge j'avais quand Maman m'a dit : *Non, c'est une illusion d'optique.* C'était comme ça, quand je grandissais : on nous laissait vivre dans l'erreur, jusqu'à ce que quelqu'un nous détrompe, puis nous continuions à vivre dans l'ombre de cette erreur.

Je mets la main sur la nuque d'Anna pour la réchauffer, et elle fait la même chose sur la mienne. Nos visages sont tournés vers le bas, mais nos yeux regardent vers le haut – quand ça dure trop longtemps, ça fait mal. Je sens déjà la tension dans mon dos, les tendons qui se raidissent. Et cette sensation d'étirement dans les yeux. Quand nous nous relèverons, nous essaierons de la soulager en les frottant.

*À genoux, les yeux vers le ciel
Viens, Tempête, nous t'appelons.
Ainsi repoussons-nous le rouge.*

Sans tourner la tête, en faisant bien attention de ne pas bouger, je lui demande :

– C'était long, cette nuit ?

– Pas spécialement, non.

Pourtant, elle s'est servie de la carabine.

Elle me demande :

– Et toi ? Bien dormi ?

– Oui.

Par le nez, elle souffle l'air – un son plutôt agréable.

Et tout à coup : le soleil. Mon souvenir d'enfance me revient, et pendant un court instant, je me demande pourquoi on ne voit pas de vapeur sur l'océan.

Nous attendons, nous attendons qu'il soit bien haut, doré, clair, puis nous psalmodions :

– Viens, Tempête, nous t'appelons. Viens, Tempête, nous t'appelons.

Quand nous faisons nos dévotions, nous tenons toujours l'autre par la nuque, et nous serrons, jusqu'à sentir les veines palpiter sous la peau.

*Il suffit d'une touche de cramoisi, de cerise, de vermillon
d'ocre -*

*Préserve-toi du cœur rouge, tiens ta bouche rouge
fermée :*

Tu ne veux pas que Tempête t'oublie !

Anna et moi sommes jumeaux à cause du rouge,
parce que

Le porter à deux allège le fardeau.

Dans le ventre de Maman, nous étions unis, nous
étions uniformes, mais son corps savait que nous ne
survivrions pas si nous ne nous divisions pas.

Nous nous sommes donc séparés. Et cette sépara-
tion nous a sauvés.

*Les jumeaux diluent le vif vermillon,
Qui devient rose et donc inoffensif.*

Si vous êtes des jumeaux, le rouge ne peut pas vous
faire de mal.

Les jumeaux sont peu susceptibles aux chagrins
d'amour, souffrent rarement de la faim, tous les
désagrèments ont deux fois plus d'espace, deux fois
plus de chair dans laquelle s'immiscer. Anna me
donne sa douleur, et je lui donne la mienne.

Ma sœur miroir.

Précieuse sœur.

Avant même de naître, nous nous étions mutuel-
lement sauvés la vie.

Quand nous nous regardons, nous voyons la même chose : l'autre salvateur, le protecteur qui nous défendra jusqu'à la venue de Tempête, jusqu'à la reconstruction du monde. Quand il n'y aura plus de rouge, nous pourrons mettre fin à notre séparation.

Je prépare le repas du matin, quelques morceaux de lapin sur la poêle au-dessus du feu.

Le temps ne s'est pas encore vraiment réchauffé, je tire ma chaise près du feu, ma chaise dont les pieds sont doux et lisses à force de se faire traîner sur les carreaux gris du plancher. Une mousse s'est infiltrée dans les rainures entre les pierres ; en dépit de la chaleur qui se dégage de la terre sous nous, la mousse pousse partout. Mais elle pousse particulièrement bien dans les parties les plus fraîches du cottage. Partout, des objets qui autrefois brillaient à la lumière, aujourd'hui cassés, fracturés, peuplent le cottage, les tasses, les bols. Nos vêtements, nos draps, usés à la corde. Et partout, *partout*, la lourde odeur du sel, en hiver craquante comme la glace, en été cuite et durcie par la chaleur du soleil. Les placards en sont pleins, des bols, des tasses et des bocaux. Du sel, du sel et encore du sel, qui nous vient de la mer et que nous ramassons quand les vagues s'évaporent et laissent une croûte écumeuse. Le bois de la cuisine se tord et se fend sous l'effet de tout ce sel. Dans la pièce sous l'escalier qui mène à notre chambre, le plancher est recouvert d'une couche de sel : nous nous y allongeons, quand une pensée rouge nous obsède. Nous nous y enfonçons des chiffons gorgés de sel dans la bouche. Il y a entre nous une règle, ou plutôt